
Discours de M. Giulio Andreotti

*président du Comité organisateur des Jeux de la XVII^e Olympiade,
pour la cérémonie d'ouverture des Jeux*

Monsieur le Président de la République, Messieurs,

A l'Organisateur des Jeux Olympiques de St. Louis, en 1904, lui disant avec enthousiasme qu'il s'agissait du « plus bel ensemble d'épreuves sportives que le monde verrait », le Baron Pierre de Coubertin, rénovateur huit ans auparavant des Jeux Olympiques à Athènes, répondit fort à propos: « Le monde s'intéresse?... Non, pas encore. »

Il n'y aurait aucune raison de douter ou de faire des réserves pour la XVII^e édition des Jeux. Dans ce stade, le monde entier est véritablement représenté. Les cinq anneaux olympiques qui représentent au début le symbole d'un désir d'unité et d'universalité, à la fois généreux et presque romantique, sont désormais une réalité sportive vivante qui récompense grandement les fatigues, les amertumes et les sacrifices de tous les pionniers de cette croisade moderne pour la civilisation des rapports entre les hommes.

Trop nombreux ont été, sont et malheureusement seront les motifs des contrastes qui tiennent sur le qui-vive les esprits de centaines de millions de familles, et trop souvent la violence l'a emporté sur la raison et sur la notion exacte des intérêts des peuples, qui ne peuvent être que des intérêts de paix. Par conséquent, tout ce qui contribue véritablement à conduire les énergies exubérantes des individus et des nations vers de pacifiques compétitions aussi bien physiques qu'intellectuelles, doit être apprécié, reconnu et soutenu.

Et si vraiment nous avons foi dans le maintien irremplaçable des idéaux démocratiques, nous devons déclarer qu'un mois de vie commune dans le Village Olympique de plusieurs milliers de jeunes originaires de quatre-vingt-six pays est à même, à n'en pas douter, de favoriser la cause de la construction et de la défense de la paix, bien mieux que ne le font les opérations politiques et diplomatiques qui se décident « aux sommets ». Le puissant désir de paix monte en effet des peuples vers les gouvernements, dans le monde entier.

Et sous cet aspect également, bienvenu soit donc le quadriennal retour des manifestations olympiques.

J'adresse les salutations affectueuses du Comité Organisateur dont j'exprime également la gratitude, aux athlètes prenant part aux Jeux de Rome, aux

dirigeants sportifs et aux juges d'épreuves, aux journalistes de la presse sportive, aux radioreporters et aux téléreporters, aux cinéastes et aux photographes spécialisés, à tous les amateurs fervents, connus et inconnus, illustres et modestes, qui sont venus de tous les coins du monde. Le travail préparatoire a certainement été très lourd — et je le souligne à l'intention des dirigeants du Comité Olympique National Italien et des autres collaborateurs qui sont dignes de tout éloge — mais cette collaboration nous ayant été assurée dans tous les secteurs, nous ne pouvions douter de l'heureux succès de notre œuvre. Grâce aussi au Haut Patronage du Président de la République — qui n'a pas été un patronage condescendant et conventionnel — nous avons obtenu toujours et au moment voulu les appuis et les approbations nécessaires. Les Forces armées, les Ministères, les Administrations municipales et provinciales de Rome, de Naples et de Castel Gandolfo ainsi que les organismes compétents, les associations et les milliers de citoyens aux charges les plus diverses, ont fourni leur concours volontaire et plein d'élan pour faire en sorte que les Jeux Olympiques de Rome fassent honneur à notre pays.

Le but que nous avons absolument cherché à atteindre, a été celui de ne pas créer des installations provisoires qui auraient surtout représenté une dispersion d'argent, contraire également à l'esprit sportif. En outre, tous les travaux que les nécessités impérieuses du progrès urbain et social auraient bien vite imposé à Rome. Naples et Castel Gandolfo ont été accélérés si ce n'est même anticipés, de sorte que la XVII^e Olympiade de 1960 restera l'objet de l'admiration et de la gratitude même pour tous ceux qui ne s'intéressent pas directement aux activités sportives.

C'est pourquoi les Jeux terminés, les Romains auront à leur disposition les mille huit cent cinq appartements du village olympique, les installations sportives vraiment belles et techniquement parfaites, la superbe *Via Olimpica* et les autres artères ultra-modernes de la ville. Et le contribuable italien, véritable protagoniste anonyme également de cet effort de dépenses olympiques — et il s'agit en l'occurrence soit du contribuable des impôts clas-

siques, soit du contribuable volontaire des taxes *indolores* du dimanche sur le jeu — devra se réjouir du bon emploi de son argent si durement gagné lorsqu'il examinera les bilans des Jeux Olympiques.

Par une étrange coïncidence avec le rapide progrès technique, la XVII^e Olympiade de Rome enregistre non seulement le record du nombre de nations participantes mais aussi celui des liaisons radiophoniques et télévisives qui ont pu être établies au terme d'accords, avec les compagnies et les groupes du *monde entier*, que nous avons stipulés même si cela a comme conséquence une diminution de l'affluence de touristes étrangers à Rome. Jamais un événement sportif n'a pu être suivi directement et à l'instant même dans le monde entier, comme c'en est le cas à partir de ce soir pour cette XVII^e Olympiade.

Mais ce serait une erreur que de croire que les Jeux Olympiques sont exclusivement une manifestation spectaculaire, rendue de plus en plus intéressante par les performances qui, abattant des barrières de plus en plus ardues, exaltent le progrès constant de l'homme. Il ne faut jamais perdre de vue qu'en rénovant sous une forme plus moderne et universelle les Jeux Olympiques abolis il y a quinze siècles par l'Empereur Théodose après l'Olympiade 293, Pierre de Coubertin et ses amis voulaient surtout créer un système éducatif et de vie. On exalte bien sûr les capacités athlétiques — résultat d'intelligence, d'emploi rationnel des forces et d'entraînements longs et pénibles — mais on exalte bien davantage encore les valeurs de la *loyauté*, du respect mutuel, de la *force d'âme* ignorant l'envie malveillante pour avoir été dépassés par des adversaires supérieurs, de l'*universalité du sport* et enfin, d'une façon toute spéciale de l'amateurisme, c'est-à-dire de la satisfaction pour la victoire en elle-même, sans autre récompense d'ordre matériel que les *due fogliuzze* dont parle Pascoli, et à plus forte raison, sans aucun caractère de professionnalisme rétribué.

L'énoncé des principes de loyauté absolue qui doivent régir l'exercice de toute activité sportive remonte d'ailleurs à l'Antiquité. Reportant un texte du stoïcien Crysippos selon lequel *l'athlète courant dans le stade doit lutter jusqu'à l'extrême de ses forces pour remporter la victoire, mais sans pour cela faire un croc-en-jambes à son adversaire ou le rejeter en arrière avec le bras*, Cicéron en arrive à comparer ce manque de loyauté à celui du premier roi de Rome qui avait tué son frère « *en estimant bien plus utile*

de régner seul que de partager le pouvoir avec un autre ». (Cicéron: *De Officiis*, III, chap. 10.)

Bien que paradoxale, cette comparaison montre le degré d'importance que le monde classique attribuait à la conduite loyale dans les épreuves d'athlétisme. Et c'est sous cet aspect que nous devons voir insérer le contenu fondamental du message olympique.

Monsieur le Président de la République, Messieurs,

Comme on l'a rappelé ces jours-ci, Rome, à la suite d'une décision unanime du Comité Olympique International, aurait dû être le siège des Jeux Olympiques de 1908, après ceux de St. Louis. Plusieurs circonstances l'empêchèrent, mais il est intéressant de relire ce qu'écrivait en cette occasion le Baron de Coubertin: *Je désirais Rome* (dit-il) *parce que là seulement, de retour de l'utilitaire Amérique, l'Olympisme aurait revêtu sa toge somptueuse, tissée d'art et de pensées, comme j'avais voulu dès le début la revêtir.*

Nous espérons que la toge olympique, désormais embellie par de nombreuses expériences dont la dernière fut vécue dans la saine et jeune Australie, revêtue à Rome un éclat encore plus brillant que celui dont elle était certaine de se parer en 1908 déjà.

Dans quatre ans, le drapeau olympique flottera sur les stades de Tokyo. La flamme qui réchauffera symboliquement ces Jeux pourra ainsi représenter — au sein d'un pays de civilisation très ancienne et de vie si opérante — la chaleur des deux grandes traditions culturelles, la grecque et la latine, qui s'harmonisent avec les suggestifs courants idéaux de l'Orient.

Mais si rien ni personne n'est jamais passé par Rome sans remporter une trace sensible de ce contact, les Jeux Olympiques n'échappent pas non plus à cette règle qui est confirmée par une histoire plusieurs fois millénaire. Et nous avons entendu avec satisfaction, il y a cinq jours, le Président du Comité International Olympique formulant le souhait que Rome devienne la « capitale du monde sportif ».

Ce vœu pourra se réaliser si nous tous sommes fermement convaincus que les Jeux Olympiques ne sont pas, pour notre sport, un point d'arrivée mais seulement le commencement solennel d'une marche très longue et très difficile pour donner au peuple italien une profonde conscience sportive.